Les autres hommes

Culture générale · mis à jour le 2026-11-09

Version de travail (statut : brouillon)

Plan court

Problématique. Les autres hommes sont-ils ce qui me fait homme (ma condition), ce qui me menace (un obstacle), ou ce par quoi je me connais (un miroir) ? Et si mon humanité passe par eux, que devient-elle quand ils refusent de me reconnaître ?

- I. Les autres hommes sont la condition de mon humanité.
  1. Un homme seul s'efface.
  2. Je ne me vois que dans un œil qui n'est pas le mien.
  3. Les autres ne me limitent pas, ils m'augmentent.
- II. Mais les autres hommes sont aussi menace, rivalité et étrangeté.
  1. L'autre homme est la pire des sources de souffrance, et la seule qu'on choisisse.
  2. L'autre est un concurrent avant d'être un frère.
  3. Partager l'espèce ne fait pas des autres hommes mes semblables.
- III. Les autres hommes sont un possible : leur humanité et la mienne se décident dans une reconnaissance qui peut être refusée.
  1. Autrui n'est pas un fait, c'est une possibilité.
  2. L'humanité qui vient des autres est celle que les autres peuvent refuser.
  3. Les autres hommes ne sont des hommes que si je décide de les voir ainsi, et moi aussi.

Introduction

Accroche. Descartes croyait pouvoir connaître l'homme en partant du « je pense », seul dans sa chambre (cours). Durkheim répond, deux siècles plus tard, qu'« il faut partir du collectif pour expliquer le "je" » : la langue dans laquelle je pense, les idées que je crois miennes, me viennent des autres (cours). Entre les deux, toute la question des autres hommes : sont-ils ce qui vient après moi, ou ce qui me fait exister ?

Analyse des termes. « Les autres » : ce qui n'est pas moi, l'altérité ; mais « hommes » : des semblables, de la même espèce que moi. L'expression tient ensemble la différence et la ressemblance, et c'est son problème : les autres hommes sont-ils d'abord « autres » (étrangers, rivaux, menaces) ou d'abord « hommes » (semblables, conditions de mon humanité) ? Le pluriel indique aussi deux échelles : autrui, dans la relation à deux, et les autres, la foule, la société, l'espèce. Le piège : se contenter de la thèse rassurante de l'homme animal social, alors que le corpus montre autrui comme menace, tentation et étrangeté autant que comme condition.

Problématique. Les autres hommes sont-ils ce qui me fait homme (la condition sans laquelle mon humanité se défait), ce qui me menace (la source de mes souffrances et de mes rivalités) ou ce par quoi je me connais (le miroir où je me vois) ? Et si mon humanité passe par eux, que devient-elle quand les autres refusent de me reconnaître, ou quand je refuse de les reconnaître comme hommes ?

Annonce. Nous verrons d'abord que les autres hommes sont la condition de mon humanité, qui se défait sans eux, se connaît en eux et s'augmente par eux (I). Nous montrerons ensuite qu'ils sont aussi menace, rivalité et étrangeté, et que partager l'espèce ne fait pas d'eux mes semblables (II). Nous verrons enfin que les autres hommes sont un possible, dont l'humanité et la mienne se décident dans une reconnaissance qui peut être refusée, et qu'il faut donc choisir (III).

I. Les autres hommes sont la condition de mon humanité

I.1 Un homme seul s'efface

Thèse

Les autres hommes ne sont pas un supplément à mon humanité : ils en sont le soutien. Leur absence ne me diminue pas, elle me défait.

Explication. L'expérience de pensée est simple : retirer les autres et regarder ce qui reste. Ce qui reste n'est pas un homme réduit mais un homme qui s'efface : il perd la mesure des choses, les mots, son visage, et jusqu'à la certitude que le monde existe. L'humanité est tenue par la foule des semblables comme un blessé est tenu debout par ceux qui le pressent.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitres II, III et IV. « La foule de ses frères, qui l'avait entretenu dans l'humain sans qu'il s'en rendît compte, s'était brusquement écartée de lui » (p. 38) ; « Autrui, pièce maîtresse de mon univers… » (p. 53) ; et sans autrui, plus d'échelle, plus de sens figuré des mots, plus de visage (p. 90). Le roman démontre par soustraction que les autres hommes sont la condition de l'humanité d'un seul.

Deuxième référence. Durkheim (cours) : la société « préexiste à l'individu et lui survit », elle lui donne sa langue, ses manières de sentir, ses valeurs ; « c'est la société qui façonne l'individu ». Durkheim ajoute à Tournier la généralité : ce que Robinson perd sur son île, c'est ce que la société avait mis en lui.

Phrase choc. Un homme seul n'est pas un homme en moins, c'est un homme qui s'efface.

Transition. Les autres me tiennent debout. Ils font plus : ils me montrent qui je suis. Car on ne se connaît pas en se regardant soi-même. ### I.2 Je ne me vois que dans un œil qui n'est pas le mien

Thèse

Les autres hommes sont le miroir sans lequel je ne me connais pas : l'œil ne se voit que dans un autre œil, et l'âme dans une autre âme.

À définir. Le miroir, ici, n'est pas une surface qui reflète, mais un semblable qui pense ; on se voit dans la meilleure partie d'un autre.

Explication. La connaissance de soi n'est pas introspection. Elle est indirecte : il faut un autre qui me ressemble assez pour me renvoyer ce que je suis, et qui diffère assez de moi pour que je m'y voie. Même celui qui se croit indépendant est jugé par les autres, et parfois mieux qu'il ne se juge.

Corroboration. Platon, *Alcibiade*, 104a, 124a et 133a-b. Alcibiade « prétend n'avoir jamais besoin de personne » ; Socrate lui répond que « les femmes de nos ennemis jugent de nous mieux que nous-mêmes », puis donne la règle : « Si donc l'œil veut se voir lui-même, il faut qu'il regarde un autre œil », et l'âme « devra […] regarder une âme ». L'*Alcibiade* fait des autres la méthode de la connaissance de soi, avec trois précisions : un semblable, un guide, et un au-delà vers la pensée.

Deuxième référence. Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* (1951, cours) : Hadrien, cherchant à se comprendre, découvre qu'il reste obscur à lui-même ; ce que l'individu ne peut pas faire seul, l'humanité le fait par l'histoire. Yourcenar ajoute à Platon que le détour par les autres n'est pas seulement un dialogue : c'est le travail de l'histoire, où les hommes se comprennent les uns par les autres.

Phrase choc. Je ne me vois que dans un œil qui n'est pas le mien.

Transition. Condition et miroir : les autres me soutiennent et me révèlent. On pourrait croire qu'ils me limitent en échange. C'est l'inverse : ils me rendent plus dense. ### I.3 Les autres ne me limitent pas, ils m'augmentent

Thèse

Les autres hommes ne sont pas des limites à ma liberté : ils sont ce qui me rend plus dense, et leur différence m'enrichit au lieu de me réduire.

Explication. On dit que ma liberté s'arrête où commence celle des autres : les autres seraient des bornes. Le corpus dit le contraire. Un homme sans les autres manque de densité, comme un exilé qui a tout gardé et n'est plus personne ; et un ami qui diffère de moi m'augmente. L'humanité est un réseau où chaque lien ajoute.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitres I et VI. Les exilés d'Estoril : « Ce n'est point d'argent qu'ils manquaient, mais de densité ». Et à l'ami : « Si je diffère de toi, loin de te léser, je t'augmente » ; « Qu'ai-je à faire d'un ami qui me juge ? » Le texte entier est une théorie des autres hommes comme densité, et il fait de la différence un gain.

Deuxième référence. Boulle, *La Planète des singes*, III, 9 : Zira, d'une autre espèce, dit du fils d'Ulysse : « il me semble parfois que cet enfant est aussi le mien ! » Boulle ajoute que l'augmentation peut venir d'un autre qui n'est même pas un homme.

Phrase choc. Les autres ne me limitent pas, ils m'augmentent.

Transition. Condition, miroir, augmentation : les autres hommes semblent tout entiers du côté de ce qui me fait homme. Mais le même corpus les montre sous un autre jour : ce qui soutient peut écraser, et ce qui augmente peut blesser.

II. Mais les autres hommes sont aussi menace, rivalité et étrangeté

II.1 L'autre homme est la pire des sources de souffrance, et la seule qu'on choisisse

Thèse

De toutes les souffrances humaines, celle qui vient des autres hommes est la plus dure. Et les autres sont pour chacun à la fois des aides, des objets d'amour et des objets de tentation.

À définir. L'agressivité (Freud) est une disposition pulsionnelle primitive, que les autres déclenchent et que les autres subissent.

Explication. Les autres hommes ne sont pas d'abord des frères : ils sont ce sur quoi l'agressivité s'exerce et ce dont on la reçoit. La civilisation existe précisément pour régler les rapports entre les hommes, parce que ces rapports sont dangereux. Autrui est ambivalent par constitution, et la première réaction devant un inconnu est souvent la peur ou la violence.

Corroboration. Freud, *Malaise dans la civilisation*, II, § 7 et V, § 8. Des trois sources de la souffrance (le corps, le monde, les rapports avec les autres), la troisième est la plus dure. Et le prochain est pour l'homme « non seulement un auxiliaire et un objet sexuel possible, mais aussi un objet de tentation », sur lequel il satisfait son agressivité : « Homo homini lupus ». Freud fait de l'ambivalence envers les autres hommes une donnée structurelle, non un accident.

Deuxième référence. Tournier, *Vendredi*, chapitre VII, p. 143 : quand un Indien fugitif court vers lui, Robinson, qui mourait de l'absence d'autrui, pointe son fusil pour le tuer. Tournier ajoute l'image : la première réaction devant l'autre homme, chez celui qui en manquait le plus, est le meurtre.

Phrase choc. L'autre homme est la pire des trois sources de souffrance, et la seule qu'on choisisse.

Transition. Même quand il n'est pas un ennemi, l'autre est un concurrent : il convoite, il flatte, il dérange. La fraternité n'est pas donnée ; elle se conquiert contre la rivalité. ### II.2 L'autre est un concurrent avant d'être un frère

Thèse

Les autres hommes sont des rivaux, des flatteurs, des menaces pour l'ordre que je construis ; la fraternité n'efface pas cette rivalité, elle invente des formes pour la désamorcer.

Explication. Deux enfants dans une même pièce se disputent le même jouet ; deux hommes sur une même île se disputent la même manière de vivre. Même quand il n'est pas un ennemi, l'autre convoite ce que j'ai, flatte ce que je suis, dérange ce que j'ai bâti. Le lien fraternel ne naît pas de la suppression de la rivalité, mais de son détournement : des règles, des jeux, des substituts.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitres VII à X. Vendredi est d'abord une menace pour l'ordre de Speranza ; Robinson le frappe. Après l'explosion, l'égalité produit des disputes, que les deux hommes règlent en frappant des « copies » faites de bois et de paille (p. 210-211), et par un jeu d'inversion des rôles où chacun joue l'autre (p. 213). Platon, *Alcibiade*, 131c-e et 132a : les amants d'Alcibiade le quittent quand sa beauté passe, et Socrate craint que, « devenu amoureux du peuple », il ne se gâte. Les deux textes montrent que les autres rivalisent et corrompent, et que la relation juste se construit contre cela.

Deuxième référence. Rousseau (hors programme, paraphrase) : l'amour-propre naît de la comparaison avec les autres ; c'est en société que chacun veut être préféré. Rousseau ajoute l'explication classique de la rivalité.

Phrase choc. L'autre n'est pas d'abord un frère ; c'est un concurrent qu'on apprend à ne pas tuer.

Transition. Menace et rivalité supposent encore que l'autre me ressemble assez pour me concerner. Mais les autres hommes peuvent m'être totalement étrangers, et mon vrai semblable peut n'être pas un homme. ### II.3 Partager l'espèce ne fait pas des autres hommes mes semblables

Thèse

Les « autres hommes » peuvent être des étrangers complets, et le véritable autre, celui qui me reconnaît, peut n'être pas un homme ; l'espèce ne fait pas la relation.

Explication. On suppose que les autres hommes sont mes semblables par définition. Mais la ressemblance des corps ne crée aucune familiarité : des hommes sans parole me sont plus étrangers qu'une guenon qui raisonne. Et même parmi les semblables, la pensée de l'autre se dérobe : chacun reste enfermé dans sa propre peine.

Corroboration. Boulle, *La Planète des singes*, I, 16 et III, 10 : Ulysse est « honteux de la sottise de ces hommes » de Soror ; il se sent « seul de mon espèce » parmi des millions d'hommes ; son autre véritable est Zira. Camus, *La Peste*, IV, 5 : « personne n'est capable réellement de penser à personne » ; les séparés n'arrivent même plus à imaginer l'absent. Les deux textes dissocient l'espèce et la relation : des hommes étrangers, une guenon proche.

Deuxième référence. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre IV : les miliciens le regardent « comme ils eussent regardé un poisson chinois dans un aquarium », « plus éloignés de moi qu'une espèce antédiluvienne ». Saint-Exupéry ajoute que l'étrangeté peut se produire entre hommes de même espèce et de même continent, dès que le lien manque.

Phrase choc. Partager l'espèce ne fait pas des autres hommes mes semblables.

Transition. Condition et menace, miroir et rivalité, semblables et étrangers : les autres hommes ne sont ni l'un ni l'autre par nature. C'est qu'ils ne sont pas un fait : ils sont un possible, qui se décide.

III. Les autres hommes sont un possible : leur humanité et la mienne se décident dans une reconnaissance qui peut être refusée

III.1 Autrui n'est pas un fait, c'est une possibilité

Thèse

L'autre homme n'est pas une chose devant moi : c'est la possibilité d'un autre point de vue, d'un autre monde, qui demande à être prise au sérieux et peut ne pas l'être.

À définir. Autrui comme « possible » (Tournier, et Deleuze en appui) : ce qui ouvre le monde à d'autres perspectives ; sans lui, le monde se referme sur un seul point de vue.

Explication. Ce que les autres me donnent, ce n'est pas d'abord une aide ou une menace : c'est la possibilité qu'il y ait autre chose que ce que je vois. Quand je suis seul, il n'y a plus qu'un point de vue, le mien, et le monde s'aplatit. Celui qui a vécu sans les autres le sait, et quand ils reviennent, il les voit pour ce qu'ils sont : des possibles qui s'imposent comme réels.

Corroboration. Tournier, *Vendredi*, chapitre III, p. 53-55, et XI, p. 239. Sans autrui, écrit Robinson, « il n'y a qu'un point de vue, le mien ». Et quand le *Whitebird* arrive, il comprend qu'autrui est « un possible qui s'acharne à passer pour réel ». Le roman pense les autres hommes non comme des individus mais comme une structure du monde, qui peut manquer et revenir.

Deuxième référence. Weber (cours) : comprendre un homme, c'est reconstituer le sens qu'il donne à ses actes ; chaque homme est porteur d'un sens que l'observateur extérieur ne voit pas d'emblée. Weber ajoute à Tournier que prendre autrui au sérieux comme possible, c'est admettre qu'il a des raisons que je n'ai pas encore comprises.

Phrase choc. Autrui n'est pas un fait, c'est une possibilité qui demande à être prise au sérieux.

Transition. Un possible peut être nié. Si mon humanité vient des autres, elle est aussi ce que les autres peuvent me refuser, et ce que je peux leur refuser. ### III.2 L'humanité qui vient des autres est celle que les autres peuvent refuser

Thèse

Si mon humanité vient des autres, elle est ce que les autres peuvent me refuser : l'indifférence, l'étiquette, la cage sont des refus de reconnaissance, et ils suffisent à défaire un homme.

Explication. Quand les autres ne me regardent pas, ou me regardent comme une chose, mon humanité n'a plus de lieu. Ce refus n'est pas toujours de la haine ; il est le plus souvent de l'ennui, de la procédure, de la catégorie. Et il est réciproque : je peux refuser aux autres ce que je réclame d'eux.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre IV : les miliciens ne regardent pas son visage mais sa cravate ; ni haine ni colère, de l'ennui ; « J'eusse presque souhaité, comme un contact humain, une marque d'hostilité. » Boulle, *La Planète des singes*, III, 10 : « Pour la plupart des singes, un homme est un homme et rien de plus », et le Conseil veut opérer Ulysse. Les deux textes montrent la reconnaissance refusée par l'indifférence, et son effet : un homme devient un objet.

Deuxième référence. Wolff (cours) : une connaissance biaisée de l'homme a servi à justifier les crimes du nazisme, en décidant qui était homme et qui ne l'était pas. Wolff ajoute la version historique du refus : quand une société décide qui elle reconnaît, le refus devient un système.

Phrase choc. L'humanité qui vient des autres est celle que les autres peuvent refuser.

Transition. Puisque la reconnaissance peut être refusée, elle doit être décidée. Les autres hommes sont des hommes si je décide de les voir ainsi, et c'est ce qui me fait homme à mon tour. ### III.3 Les autres hommes ne sont des hommes que si je décide de les voir ainsi, et moi aussi

Thèse

L'humanité des autres hommes et la mienne tiennent à une décision : reconnaître avant la preuve, rester quand on pourrait partir, tendre la main avant de savoir si elle sera prise.

Explication. Si les autres hommes sont un possible, c'est à moi de le réaliser : par un geste, un sourire, un engagement. Cette décision n'attend pas que l'autre ait démontré son humanité ; elle la lui accorde, et c'est ce qui la fait exister. Et en la lui accordant, je reçois la mienne.

Corroboration. Saint-Exupéry, *Lettre à un otage*, chapitre IV : le sourire du milicien, « Et je sentais ma parenté », sans que rien l'ait justifié (« Non qu'il fût moins brutal qu'un autre, ce terroriste ! »). Camus, *La Peste*, IV, 2 et V, 4 : Rambert reste, « il peut y avoir de la honte à être heureux tout seul » ; Rieux lit sur les visages « cet air de famille ». La parenté advient par une décision ou un geste, non par une preuve.

Deuxième référence. Tournier, *Vendredi*, chapitre IX, p. 190-191 : quand le cèdre géant s'abat, Vendredi prend la main de Robinson et l'entraîne, et « En quelques jours il était devenu son frère ». Tolstoï (cours) donne la même scène en miniature : Guérassime tend la main à Ivan Ilitch, et c'est ce geste qui fait d'eux deux hommes. Le geste précède la fraternité et la fonde.

Phrase choc. Les autres hommes ne sont des hommes que si je décide de les voir ainsi, et moi aussi.

Objection anticipée

Rousseau (hors programme) objecterait que les autres hommes sont la source de l'amour-propre, de la comparaison et du malheur, et qu'on vivrait mieux seul ; Freud lui-même reconnaît que l'isolement protège de la souffrance (II, § 8). Réponse : Tournier a fait l'expérience, et c'est la souille ; Boulle aussi, et ce sont les hommes de Soror. Les autres sont bien une source de souffrance ; ils sont aussi la seule source de l'humanité, et Durkheim (cours) le dit sans détour : sans la société, il n'y aurait pas d'individu pour se plaindre d'elle.

Sources : Colle Cervellon (recueil, sujet 13), notion.